

Introduction : Le despotisme de l'Autre

Marion Labey

Università di Verona/ Université Paris Cité – ECHELLES

Pierre Fuller

Centre d'histoire de Sciences Po

Le despotisme oriental constitue une catégorie d'analyse historiquement mobilisée pour classer les cultures, les régimes politiques et les modes de développement. L'histoire de ce modèle conceptuel s'inscrit à la croisée de l'histoire des comportements culturels, des idées politiques, des représentations, des interactions et du discours orientaliste¹.

Qu'entendons-nous par despotisme ? En quoi diffère-t-il des autres formes de gouvernement autoritaire ? Et pourquoi en est-on venu à parler de despotisme *oriental* ?

De l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne, une confusion sémantique et une ambiguïté conceptuelle persistent entre despotisme et tyrannie. Bien que ces deux types de

gouvernement soient caractérisés par l'arbitraire et l'autoritarisme, la tyrannie se distingue par l'exercice illégitime et illégal du pouvoir². Alors que la tyrannie renvoie à l'usurpation du pouvoir par un seul, le concept de despotisme renvoie plutôt à un système politique structuré. Mais surtout, depuis Aristote, la définition du despotisme est liée à l'opposition polarisante entre Européens et Orientaux : il s'agit de « la caractéristique principale d'une anthropologie puissante et durable de l'adversaire³ ».

Parmi les caractéristiques qui sont généralement associées au despotisme oriental figurent

1 Rolando Minuti, « Oriental Despotism », *European History Online (EGO)*, published by the Leibniz Institute of European History (IEG), Mainz 2012-05-03 [https://www.ieg-ego.eu/minutir-2012-en] (consulté en février 2025).

2 Mario Turchetti, « Droit de résistance, à quoi ? Démasquer aujourd'hui le despotisme et la tyrannie », *Revue Historique*, vol. 308, 2006/4, p. 831-878. Voir aussi *Id.*, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Paris, PUF, 2001.

3 Melvin Richter, « Le concept de despotisme et l'abus des mots », *Dix-huitième siècle*, n° 34, 2002, p. 373-388,

l'exercice d'un pouvoir absolu et arbitraire, la présence d'un système bureaucratique centralisé, l'absence de propriété privée et la soumission des individus à une condition de servitude. Tout comme le totalitarisme ou la tyrannie, la notion de despotisme oriental présente un intérêt heuristique indéniable, mais ne constitue pas en elle-même une clef pour déchiffrer la réalité. En effet, le despotisme oriental est une théorie mais aussi un concept philosophico-politique⁴ soutenu par des visions du monde singulières. Il s'inscrit dans une réflexion eurocentrée sur les formes du pouvoir et de l'autoritarisme et constitue, tout comme son corollaire l'orientalisme⁵, un « style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient⁶ ». Il s'agit d'une construction de l'Autre qui dévoile en même temps la méconnaissance de l'Autre. Ainsi, comme nous allons le voir, son sens et même sa fonction seraient davantage le produit de la

controverse plutôt que d'un consensus autour de son utilisation⁷.

Il s'agit ici de retracer l'histoire du despotisme oriental non seulement pour en clarifier la théorie mais surtout pour saisir les raisons qui sous-tendent son utilisation et son évolution. Son étude s'inscrit dans le cadre de la *Begriffsgeschichte* – l'histoire des concepts. Celle-ci permet d'enregistrer l'ensemble des structures à long terme et reproductibles stockées dans le langage qui établissent les conditions préalables à la conceptualisation des événements⁸. Il faut, pour saisir l'histoire et la portée du despotisme oriental, s'intéresser à ses contextes d'élaboration, d'usage et de transmission, mais aussi à l'évolution de son sens et à son inscription dans un système de concepts⁹.

En gardant cela à l'esprit, ce dossier entend proposer une réflexion sur le concept du despotisme oriental et sur les discours portant

«Christianisme et Lumières», sous la direction de Sylviane Albertan-Coppola et Antony McKenna.

4 Cf. Domenico Felice (dir.), *Dispotismo. Genesi e sviluppi di un concetto filosofico-politico*, 2 tomes, Napoli, Liguori Editore, 2002.

5 Cf. Henry Laurens, « L'orientalisme français : un parcours historique » in Youssef Courbage, Manfred Kropp (dir.), *Penser l'Orient*, Beyrouth, Presses de l'Ifpo, 2004, p. 103-128 [https://doi.org/10.4000/books.ifpo.206].

6 Edward Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, traduit de l'américain par Catherine Malamoud, Paris, Le Seuil, 2005 (1^{ère} éd. fr. 1980), p. 15.

7 Melvin Richter, « Le concept de despotisme... », *op. cit.*, p. 375.

8 Reinhart Koselleck, « A response to Comments on the *Geschichtliche Grundbegriffe* », in Hartmut Lehmann, Melvin Richter (dir.), *The Meaning of Historical Terms and Concepts. New Studies on Begriffsgeschichte*, Washington, German Historical Institute, 1996, p. 67-68. Voir aussi *Id.*, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques* [1979], traduit de l'allemand par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 2000.

9 Michael Werner, « “Les Mots de l'histoire” et la *Begriffsgeschichte* / sémantique historique », *Revue de l'IFHA*, n° 4, 2012, p. 187-194.

sur le despotisme de l'Autre. Nous nous efforcerons ici de retracer brièvement l'évolution du concept depuis ses origines antiques jusqu'à l'époque contemporaine puis d'examiner son appropriation par Karl August Wittfogel et la réception de ses thèses dans le milieu académique et plus largement intellectuel depuis les années 1930. En prenant en examen le despotisme de l'Autre, ce dossier ambitionne d'interroger d'une part la portée d'une théorie controversée mais aussi l'évolution des représentations de l'autoritarisme – et donc la prise en compte d'une contemporanéité et d'un futur menaçants – et du rapport à l'Autre dans le monde occidental.

Despotisme oriental : évolution d'un concept controversé

La notion du despotisme oriental a connu une carrière variée au cours des millénaires. Elle possède également un formidable pedigree qui remonte à la Grèce classique. D'Aristote à Montesquieu, de Marx à Weber, le canon occidental est truffé de penseurs majeurs qui ont entretenu une variante de l'idée selon laquelle les cultures politiques oppressives seraient propres aux peuples hors de l'Europe.

Aristote, dans sa *Politique III*, a introduit deux idées qui allaient constituer le fondement du despotisme oriental : il a utilisé un adjectif grec désignant la relation maître-esclave au sein du foyer – *despotikos* – pour qualifier des

cultures et systèmes politiques à plus grande échelle ; et il a soutenu que les Asiatiques étaient « plus serviles » que les Européens, dans la mesure où les premiers (et il pensait ici aux Perses) acceptaient de vivre sous un « régime despotique¹⁰ ».

La *Politique* d'Aristote a été remise au goût du jour dans la Venise de la Renaissance. Le livre, paru en italien en 1546, a rapidement fait partie des lectures obligatoires dans les écoles formant l'élite dirigeante de la ville-État, qui était alors aux prises avec la puissance de l'Empire ottoman voisin. Comme l'a montré Lucette Valensi il y a plusieurs années, c'est à travers un type d'écrits particulier que l'image ottomane a commencé à prendre forme dans l'imaginaire européen : les rapports rédigés par les ambassadeurs vénitiens auprès de la Sublime Porte à Istanbul. À la fin des années 1500, ces rapports largement diffusés reflétaient la stricte dichotomie entre l'Est et l'Ouest esquissée plus de 2 000 ans auparavant par Aristote : une culture ottomane soumise qui représente l'image négative parfaite de celle de Venise (et, par extension, de l'Europe chrétienne dans son ensemble). Ces rapports officiels ont ensuite été republiés et diffusés en France, en Suisse et dans les États allemands, consacrant ainsi la « naissance » de la figure

10 Richard Koebner, « Despot and Despotism: Vicissitudes of a Political Term », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. 14, 1951/3-4, p. 277.

du despote oriental, pour reprendre le titre de l'ouvrage de Valensi, dans le paysage intellectuel européen¹¹.

Au cours du xvii^e siècle, les écrits d'envoyés et de voyageurs européens dans les royaumes asiatiques se sont progressivement multipliés. C'est à partir de ce vivier restreint mais grandissant que l'univers de la théorie politique a commencé à se développer. Les débats du siècle des Lumières n'ont pas tardé à façonner une image globale de « l'Orient », conçue pour servir de contrepoint aux visions de l'Europe dans les discussions politiques du continent. Ce faisant, ce qui n'était qu'une série de remarques occasionnelles d'Aristote sur les dualités entre l'Orient et l'Occident allait jeter les bases de la théorie politique moderne. Dans le cas de la France, *le despote* a joué un rôle dans les débats sur la nature du pouvoir de l'État après la mort du roi Louis XIV en 1715. *De l'Esprit des lois* de Montesquieu, paru en 1748, en est l'illustration la plus flagrante : le despotisme des régimes orientaux y sert d'archétype de la voie absolutiste que la France doit rejeter au profit d'une limitation constitutionnelle du pouvoir.

Entre-temps, Voltaire s'est imposé comme l'un des critiques les plus virulents de la

représentation de la nature du gouvernement asiatique proposée par Montesquieu et ses disciples, qu'il considérait comme fantaisiste. « Nous attachons à ce titre l'idée d'un fou féroce, qui n'écoute que son caprice » écrivait-il dans son commentaire à *De l'Esprit des lois*, « d'un barbare qui fait ranger devant lui ses courtisans prosternés, et qui, pour se divertir, ordonne à ses satellites d'étrangler à droite et d'empaler à gauche. » S'appuyant sur la position de Voltaire, les physiocrates ont proposé l'idée d'un « despotisme légal » (une variante du « despotisme éclairé ») en opposition à la formulation tyrannique de Montesquieu. Pour les physiocrates, le despotisme légal, qu'ils voyaient prévaloir en Chine, impliquait des monarques non interventionnistes qui laissaient les lois naturelles régir la vie économique¹². Trente ans après Montesquieu, l'intervention polémique d'un des premiers indianistes, Abraham Hyacinthe Anquetil-Duperron, a déplacé le statut de la querelle dans le domaine de l'expertise avec son ouvrage sur la *Législation Orientale* (1778). Pour Anquetil-Duperron, la notion de despotisme oriental était une construction théorique qui ne reposait pas sur des faits empiriques de la vie indienne : pour appuyer son propos, il soutenait notamment que le

11 Lucette Valensi, *Venise et la Sublime Porte : La naissance du despote*, Paris, Hachette, 1987, p. 16, 90-95. Dans le présent volume, Georg Christ suggère un autre vecteur de diffusion de ces idées en Europe : les écrits politiques des érudits islamiques eux-mêmes.

12 Franco Venturi, « Oriental Despotism », *Journal of the History of Ideas*, vol. 24, 1963/1, traduction par Lotte F. Jacoby et Ian M. Taylor de F. Venturi, « Despotismo orientale », *Rivista storica italiana*, vol. 72, 1960/1, p. 117-126.

droit de propriété y existait en droit et en pratique¹³.

Au cours du siècle suivant, une autre catégorie d'analyse géopolitique du monde s'est imposée en parallèle du despotisme oriental sous le nom de « mode de production asiatique ». Les tenants de cette théorie ont alors mobilisé certains écrits des écrivains-voyageurs qui avaient façonné l'idée que Montesquieu se faisait de l'Orient, plus particulièrement ceux du médecin français François Bernier sur l'Inde moghole au xvii^e siècle¹⁴. Pour Marx, qui recommandait le livre de Bernier à Engels dans une lettre de 1853, la « véritable clé » de « tous les phénomènes en Orient » – et la « clé de tout l'Orient » affirmait Engels en réponse – était ce qu'ils considéraient comme le contrôle par le monarque de l'ensemble des terres et l'absence totale de propriété foncière privée. Cette représentation, inspirée des écrits de Bernier, était en totale contradiction avec les observations d'Anquetil-Duperron sur l'Inde moghole. Les terres publiques, dans le mode de production asiatique de Marx, étaient

utilisées à des fins de grands travaux publics, notamment la maîtrise de l'eau, afin d'assurer la production visant à financer le gouvernement et sa capacité militaire¹⁵. Ainsi, la perception des systèmes politiques et des cultures orientales qui se dessinaient à l'aube de la période contemporaine oscillait entre l'État tout-puissant et le laisser-faire.

Au cours de sa longue carrière, le despotisme oriental a été utilisé à la fois à des fins idéologiques et scientifiques, bien qu'il ne soit pas toujours facile (ni même possible) de distinguer les deux. Cette notion a été utilisée dans les débats européens du xviii^e siècle pour opposer les cultures politiques de l'Europe chrétienne à celles de ses rivaux orientaux. Ainsi, elle a moins servi d'outil pour comprendre d'autres États et d'autres sociétés que de support à des joutes nationales entre des valeurs monarchiques ou républicaines concurrentes. La mission civilisatrice dans sa forme européenne est aussi née de la pensée des Lumières. Au cœur de cette mission résidait une politique visant à justifier l'intervention coloniale et l'assujettissement d'autres peuples – en Asie, en Afrique ou ailleurs – en qualifiant les régimes politiques et les cultures indigènes comme despotiques ou barbares et donc nécessitant des réformes libérales ou « humanitaires ». On le voit, par

13 Cf. Stéphane Van Damme, « La preuve par l'Inde. Le despotisme oriental de Bernier à Anquetil-Duperron », colloque *Despotismes orientaux. Du proche à l'extrême*, 27 juin 2024 [https://youtu.be/Ya_Ks71-OB8] (consulté en février 2025); Frederick G. Whelan, « Oriental Despotism : Anquetil-Duperron's Response to Montesquieu », *History of Political Thought*, vol. 22, 2001/4, p. 619-647.

14 Joan-Pau Rubiés, « Oriental Despotism and European Orientalism : Botero to Montesquieu », *Journal of Early Modern History*, vol. 9, 2005/1-2, p. 109-180.

15 Cité dans Perry Anderson, *Lineages of the Absolutist State*, London, New Left Review Books, 1974, p. 473-474.

exemple, dans les appels européens à une intervention militaire en faveur des sujets grecs de l'Empire ottoman, qui ont conduit en 1827 à la bataille de Navarin entre les forces turco-égyptiennes et celles de la Grande-Bretagne, de la France et de la Russie¹⁶.

Un siècle plus tard, le sinologue Karl Wittfogel a joué un rôle décisif dans la popularisation et la diffusion du despotisme oriental comme catégorie analytique. Dans son ouvrage *Oriental Despotism : A Comparative Study of Total Power*, il proposait une ambitieuse étude comparative compilant des analyses à la fois historiques, anthropologiques et sociologiques et couvrant des aires culturelles variées allant de l'Égypte à la Mésopotamie, de l'Inde à la Chine et au Pérou des Incas et à la Russie. Surtout, il a intégré dans le champ du despotisme toute une série d'États non européens ayant existé au cours des millénaires. Wittfogel, chercheur marxiste et ancien membre du parti communiste allemand dans les années 1920, a repris le cadre théorique du mode de production asiatique et notamment l'hypothèse d'une relation particulière entre les ouvrages hydrauliques et le contrôle de l'État sur les terres et les populations, mais en y ajoutant un élément significatif : les bureaucraties complexes nécessaires à la construction et à

l'entretien de ces ouvrages et, par extension, le contrôle social « total¹⁷ ». Wittfogel soutenait que, dans certaines sociétés, l'irrigation à grande échelle a constitué un élément structurant des institutions politiques et sociales. Dans ces « sociétés hydrauliques », le contrôle des ressources en eau (notamment par l'irrigation et le drainage) était crucial pour l'agriculture et la survie collective. La nécessité d'organiser, de construire et d'entretenir ces infrastructures hydrauliques a engendré une centralisation du pouvoir, requérant un appareil bureaucratique puissant, souvent dominé par un État centralisé, afin de superviser des travaux d'une grande complexité. L'État hydraulique exerçait ainsi une vaste emprise sur la population, notamment à travers la mobilisation de la main-d'œuvre et la collecte des ressources. Néanmoins, Wittfogel intégrait également dans le cadre de despotisme oriental des sociétés non hydrauliques, et notamment des nomades pastoraux, considérant qu'ils pouvaient « adopter et transmettre » des techniques de gouvernement despotique et « orientaliser » des peuples non agricoles. Les Mongols auraient ainsi adopté et intégré des structures politiques et administratives des sociétés conquises en Asie centrale et en Chine à leur propre mode de gouvernance qu'ils auraient par la suite transmises à d'autres peuples, notamment

16 Davide Rodogno, *Against Massacre: Humanitarian Interventions in the Ottoman Empire, 1815-1914*, Princeton, Princeton University Press, 2011.

17 Karl A. Wittfogel, *Oriental Despotism: A Comparative Study of Total Power*, New Haven, Yale University Press, 1957.

en Europe orientale et en Russie aux XIII-XIV^e siècles¹⁸.

Au milieu du xx^e siècle, le despotisme oriental est devenu ainsi un cadre interprétatif dans lequel s'inscrivaient les camps opposés de la Guerre froide. Si les sujets prémodernes considérés dans l'ouvrage de Wittfogel sont variés, l'auteur s'est principalement concentré sur ce qui allait devenir les États communistes de son époque, de la Russie stalinienne à la Chine maoïste, mais aussi sur les variantes socialistes de l'Inde de Nehru ou de l'Égypte de Nasser. *Oriental Despotism* explorait les racines de ce que l'on appelait alors le totalitarisme par opposition au monde libre.

La question demeure : quelle place cette variante du despotisme oriental – la thèse de Wittfogel sur les sociétés hydrauliques – a-t-elle occupée dans les études et les débats universitaires ? Wittfogel considérait son travail comme faisant partie d'une « macro-analytic revolution » faisant revivre les méthodes d'Aristote, de Machiavel et des physiocrates dans le but d'évaluer « the complex operations of the Communist world¹⁹ ». En traçant l'évolution des institutions et des « civilisations », sa théorie s'inscrit dans la tradition de la sociologie historique et de la philosophie de l'histoire. Comme nous allons le voir, l'ouvrage qui a le plus popularisé le despotisme

oriental au xx^e siècle a été relativement mal reçu par les sinologues. Néanmoins, cette thèse a été régulièrement mobilisée depuis les années 1950 par des spécialistes de différentes disciplines et aires culturelles. Pour bien saisir sa réception, il convient de revenir à la genèse de l'ouvrage et donc à l'itinéraire de son auteur.

Karl Wittfogel et le despotisme oriental : construction d'un concept et réception d'un modèle théorique

Oriental Despotism est en effet le résultat de l'évolution intellectuelle et politique de Wittfogel au cours de l'entre-deux-guerres²⁰. Militant communiste, chercheur associé à l'Institut für Sozialforschung de l'École de Francfort depuis 1925, ce spécialiste de la Chine a développé au cours des années 1920 une analyse personnelle du « mode de production asiatique ». Ses thèses sur la « société orientale » et la « bureaucratie agro-directoriale » ont été critiquées et condamnées par les théoriciens soviétiques au début des années 1930. Emprisonné en 1933 en Allemagne pendant plusieurs mois dans un

18 *Ibid.*, p. 204 : « Nonagricultural Peoples Adopting and Transmitting Power Devices of Agrarian Despotism ».

19 *Ibid.*, p. III.

20 Sur la vie de Karl A. Wittfogel, voir G. L. Ulmen, *The Science of Society: For an Understanding of the Life and Work of Karl August Wittfogel*, The Hague, Mouton Publishers, 1978 ; Richard Peet, « Introduction to the Life and Thought of Karl Wittfogel », *Antipode*, Vol. 17, 1985/1, p. 3-21.

camp de concentration en raison de ses activités politiques, Wittfogel a pris la route de l'exil aux États-Unis où il a rejoint l'International Institute of Social Research. Ces expériences – associées à un voyage d'études effectué en Chine au cours des années 1930, à la répression politique en URSS puis au pacte germano-soviétique – ont contribué à éloigner définitivement Wittfogel du parti communiste en 1939. Nommé professeur d'histoire de la Chine à l'université de Washington à Seattle, un centre d'études chinoises majeur à l'époque, Wittfogel a forgé, au cours des années 1940-1950, des convictions anticomunistes et développé des analyses critiques du marxisme²¹. Devenu après la Seconde Guerre mondiale un fervent adversaire du communisme, prompt à en dénoncer les dérives, voire à agir comme informateur pour le maccarthysme²², il est néanmoins demeuré attaché au cadre d'analyse marxiste. Il a alors entrepris une réévaluation du concept de despotisme oriental en contraste sur certains points avec ses analyses antérieures. D'une part, il a inclus la Russie dans le cadre des

sociétés hydrauliques despotiques et, d'autre part, il a porté un jugement de valeur négatif sur le despotisme oriental, en l'associant au phénomène totalitaire²³. Ce changement conceptuel était chez Wittfogel le produit de son expérience personnelle et de son appréhension du présent et du futur proche, dans le contexte d'une reconfiguration des rapports entre l'Est et l'Ouest au cœur de la Guerre froide.

La parution de son œuvre maîtresse, *Oriental Despotism*, en 1957, a suscité de fortes réactions, notamment parmi les intellectuels marxistes, les sinologues, les anthropologues culturels et les intellectuels anticomunistes, en Europe, aux États-Unis, en URSS, en Chine, au Japon et en Australie²⁴.

Les thèses de Wittfogel ont d'abord été la cible des chercheurs soviétiques et de nombreux historiens de gauche occidentaux. En 1958, le sociologue soviétique Yuri Alexandrovitch

21 Martin Jay, *The Dialectical Imagination: A History of the Frankfurt School and the Institute of Social Research 1923-1950*, London, University of California Press, 1996, p. 170-171; Richard Peet, « Introduction », *op. cit.*, p. 6.

22 David H. Price, « Materialism's Free Pass: Karl Wittfogel, McCarthyism and the "Bureaucratization of Guilt" » in Dustin M. Wax (ed.), *Anthropology at the Dawn of the Cold War: The Influence of Foundations, McCarthyism, and the CIA*, London/Ann Arbor, Pluto Press, p. 37-61.

23 Notamment Karl A. Wittfogel, *Wirtschaft und Gesellschaft Chinas*, Leipzig, Verlag von C.L. Hirschfeld, 1931; *Id.*, « Die Theorie der orientalischen Gesellschaft », *Zeitschrift für Sozialforschung*, vol. 7, 1938, p. 90-118; Manlio Iofrida, *Dispotismo e comunismo: il Dispotismo orientale di Karl August Wittfogel* in Domineco Felice, *Dispotismo*, *op. cit.*, p. 607-608.

24 Pour une analyse des critiques de l'ouvrage de Wittfogel : Anne M. Bailey, Joseph R. Llobera (eds), *The Asiatic Mode of Production. Science and Politics*, London, Routledge, 2018 (1st ed. 1981); Gianni Sofri, *Il modo di produzione asiatico. Storia di una controversia marxista*, Torino, Einaudi, 1969, p. 139-176; Richard Peet, « Introduction », *op. cit.*, p. 10-12.

Levada a dénoncé l'ouvrage comme une tentative – considérée comme typique de l'idéologie bourgeoise – de réduction de l'histoire de l'humanité à une opposition entre le « totalitarisme » et « l'anti-totalitarisme » : selon Levada, l'abandon du marxisme avait conduit Wittfogel à adopter le rôle du « chercheur-apologiste du capital et du colonialisme²⁵ ». Dans la préface critique à l'édition française de 1964, Pierre Vidal-Naquet, spécialiste de la Grèce antique, tout en reconnaissant à l'ouvrage le statut d'« une synthèse de première importance », jugeait la démonstration de Wittfogel « scientifiquement inacceptable²⁶ ». Gianni Sofri, indianiste, voyait quant à lui dans *Oriental Despotism* un « pamphlet politico-culturel²⁷ » contre le communisme. Dans les années 1960-1970, comme en témoigne Pierre Briant dans le présent dossier, les débats sur le mode de production asiatique et les thèses

de Wittfogel ont été particulièrement animés dans les milieux marxistes français²⁸.

La lecture de l'histoire mondiale proposée dans l'ambitieuse étude comparée de Wittfogel a été rapidement critiquée par Arnold J. Toynbee. À la suite de la parution de l'ouvrage, Toynbee a non seulement dénié à *Oriental Despotism* son caractère scientifique mais dénoncé les thèses de Wittfogel sur le despotisme « oriental » et les sociétés de type « hydraulique agro-managériale » comme des mythes propagandistes :

Away with both these propaganda myths! Both are lies, and both are heinous offences against the human race, because both of them are engines deliberately designed to stoke up those tribal animosities by which mankind has made itself so miserable²⁹.

L'objection viscérale du philosophe de l'histoire à l'égard du travail de Wittfogel reflète les différentes manières dont les penseurs ont promu l'idée de blocs civilisationnels divisant le monde humain. Toynbee avait conçu

25 Juri A. Levada, « K. Vitfogel' Vostočnyj despotizm », *Sovetskoe kitaevedenie*, n° 3, 1958, p. 189-197, traduit en anglais in Anne M. Bailey, Joseph R. Llobera (eds), *The Asiatic Mode of Production*, op. cit., p. 182-193.

26 Pierre Vidal-Naquet, « Avant-propos », in Karl A. Wittfogel, *Le Despotisme oriental*, traduit de l'anglais par Anne Marchand, Paris, Éditions de Minuit, 1964, p. 8-9.

27 Gianni Sofri, *Il modo di produzione asiatico*, op. cit., p. 136.

28 Cf. Isabelle Linais, Pierre Briant, « Le Despotisme oriental à l'épreuve de soixante ans d'histoire de l'Antiquité : des antiquisants marxologues à la nouvelle archéologie de l'empire achéménide (1964-2025) », *infra*.

29 Arnold J. Toynbee, « Review of Karl A. Wittfogel, *Oriental Despotism: A Comparative Study of Total Power*, London, Oxford University Press, 1957 », *The American Political Science Review*, vol. LII, 1958/1, p. 195-198 ; Karl A. Wittfogel, « Reply to Arnold Toynbee », *The American Political Science Review*, n° 2, 1958, p. 502-506.

dès 1921 son œuvre monumentale, *A Study of History*, après avoir été témoin des transferts forcés de population et des atrocités commises cette année-là dans le cadre de la guerre gréco-turque en Anatolie³⁰. C'est d'ailleurs sur ce même terrain contesté qu'Aristote avait imaginé, des siècles auparavant, la notion de despotisme oriental. Le grand récit de Toynbee sur la genèse des civilisations, considérées comme des organismes vivants qui naissent, croissent et meurent, avait été influencé par la lecture de *Der Untergang des Abendlandes* (*Le Déclin de l'Occident*, 1918-1922³¹) d'Oswald Spengler. Pour Toynbee, le conflit qui opposait les cultures politiques grecque et turque et sa brutalité témoignaient de la disparition des codes moraux au sein de ces civilisations mourantes, mais aussi de l'aspiration à créer des États-nations sur le modèle de l'Europe occidentale³². Autrement dit, ce conflit ne résultait pas selon lui d'antagonismes civilisationnels intrinsèques et de la propension au régime despotique à la Wittfogel. Dans la critique adressée à ce dernier, l'historien britannique a initialement souligné les lacunes et l'incohérence d'une étude portant sur la notion de « total power »

qui négligeait dans son analyse l'une de ses pires manifestations dans l'histoire qui était, pour ces hommes, très contemporaine : l'Allemagne nazie. Un régime que Wittfogel avait lui-même expérimenté de manière directe et qui l'avait contraint à l'exil (comme il le rappelait au demeurant dans la préface de son ouvrage³³). Ainsi, le choix d'inclure la Russie – où l'agriculture reposait davantage sur les précipitations plutôt que sur l'irrigation – dans le cadre des sociétés hydrauliques despotiques semblait à Toynbee profondément arbitraire et conditionné par une approche empreinte d'orientalisme : « the propaganda myth of good Europe versus bad Asia ». En définitive, la seule vérité qui émergeait des thèses du sinologue allemand résidait dans l'idée que « large-scale enterprises cannot be carried out without a unified and effective high command³⁴ ». Dans *Oriental Despotism*, les travaux de Toynbee étaient par ailleurs directement mis en cause par le sinologue allemand : l'absence de « grand concepts » et l'importance excessive accordée aux détails auraient empêché l'historien britannique de reconnaître les principaux modèles d'évolution des sociétés³⁵.

La publication d'*Oriental Despotism* a en revanche suscité des réactions différenciées

30 Arnold J. Toynbee, *A Study of History*, vol. 1-12, Oxford, Oxford University Press, 1934-1961.

31 Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, traduit par Mohand Tazerout, 2 tomes, Paris, Nouvelle revue française, 1931-1933.

32 William H. McNeill, *Arnold J. Toynbee: A Life*, Oxford, Oxford University Press, 1989, p. 98, 110.

33 Karl A. Wittfogel, *Oriental Despotism*, op. cit., p. V.

34 Arnold J. Toynbee, « Review of Karl A. Wittfogel... », op. cit.

35 Karl A. Wittfogel, *Oriental Despotism*, op. cit., p. 371.

parmi les spécialistes de la Chine, de la Russie, de l'Égypte, de la Grèce antique et de l'Inde. Si les thèses de Wittfogel avaient influencé dans les années 1930 de nombreux sinologues, à l'instar d'Owen Lattimore, Joseph Needham, Ji Chaoding et John King Fairbank, son ouvrage de 1957 a reçu un accueil plus mitigé. Needham lui reprochait de ne pas avoir considéré les débats antérieurs sur le despotisme oriental parmi les sinologues et les historiens, la partialité de son jugement ainsi que de nombreuses omissions sur l'histoire de la Chine impériale. Il jugeait en définitive son ouvrage un « politically-oriented fact-defying dogma³⁶ ». Tout comme lui, les sinologues Edwin G. Pulleyblank, Frederick W. Mote et Maurice Meisner ou les spécialistes du Sri Lanka R.A.L.H. Gunawardana et Edmund Leach se sont livrés dans les années 1950-1970 à une critique, parfois sévère, des thèses de Wittfogel³⁷. Wolfram Eberhard, sociologue

et spécialiste de la Chine, s'est interrogé sur l'utilité pour la recherche moderne d'un modèle théorique englobant des dizaines de sociétés si différentes les unes des autres et pourtant considérées comme ayant un caractère stationnaire sur des milliers d'années. Il notait également l'absence chez Wittfogel d'une définition claire du « despotisme » lui-même et l'incohérence d'une théorie du despotisme oriental considérant comme telles des sociétés ne répondant pourtant pas aux critères de base identifiés par l'auteur³⁸. Certains historiens de la Russie lui ont reproché son manque d'expertise sur le sujet, regrettant une conceptualisation excessive du despotisme oriental au détriment de l'analyse historique³⁹. Nicholas Riasanovsky, tout en déplorant que l'évolution de la Russie soit réduite à « the Mongols bacillus of Oriental despotism », saluait l'originalité et le caractère ambitieux de l'ouvrage : « Professor Wittfogel may even deserve the rank of

36 Joseph Needham, « Oriental Despotism. A Comparative Study of Total Power, by K. A. Wittfogel – New Haven, Yale University Press, 1957 », *Science & Society*, n° 1, 1959, p. 58-65.

37 Edwin G. Pulleyblank, « Karl A. Wittfogel: Oriental Despotism: a Comparative Study of Total Power, New Haven: Yale University Press, London: Oxford University Press, 1957 », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, vol. 21, 1958/3, p. 657-660; Frederick W. Mote, « The Growth of Chinese Despotism: A Critique of Wittfogel's Theory of Oriental Despotism as Applied to China », *Oriens Extremus*, vol. 8, 1961/1, p. 1-41; Maurice Meisner, « The Despotism of Concepts: Wittfogel and Marx on China », *The China Quarterly*, n° 16, 1963, p. 99-111; Edmund Leach, « Hydraulic Society in Ceylon », *Past and Present*, n° 15, 1959,

p. 2-26; R. A. L. H. Gunawardana, « Irrigation and Hydraulic Society in Early Mediaeval Ceylon », *Past and Present*, n° 53, 1971, p. 2-27; « Social Function and Political Power : a Case Study in State Formation in Irrigation Society », *Indian Historical Review*, n° 2, 1978, p. 259-273.

38 Wolfram Eberhard [Review of Oriental Despotism: A Comparative Study of Total Power., by K. A. Wittfogel], *American Sociological Review*, vol. 23, 1958/4, p. 446-448.

39 Franco Venturi, « Il dispotismo orientale », *op. cit.*, p. 126.

prophet, especially if his original Oriental despotism, the Chinese, prevails in the world⁴⁰. »

En général, on a surtout reproché à Wittfogel la simplification excessive du modèle proposé, son réductionnisme économique et le caractère contradictoire de sa démonstration. Comme l'ont suggéré les auteurs d'un ouvrage consacré à l'histoire du concept de mode de production asiatique, la théorie de l'évolution des sociétés humaines de Wittfogel et son interprétation du développement multilinéaire péchaient notamment en raison des critères changeants utilisés pour déterminer si une société pouvait être considérée comme ayant évolué ou non⁴¹.

Du despotisme oriental au despotisme occidental : des théories au service des combats politiques contemporains

Si les critiques – et les louanges – des chercheurs en sciences sociales étaient souvent apolitiques, de nombreuses querelles scientifiques dissimulaient des présupposés idéologiques. En effet, on ne peut ici faire l'impasse sur la dimension très politique des théories

wittfogeliennes et leurs influences dans le milieu intellectuel anticommuniste de la Guerre froide.

Comme nous l'avons vu, Wittfogel était guidé par la conviction que la Chine maoïste et la Russie soviétique étaient les héritières du despotisme oriental au xx^e siècle⁴². Les thèses de Wittfogel ont ainsi séduit en particulier les milieux intellectuels antitotalitaires en raison de leur visée critique et taxinomique déclarée : celle d'appréhender le phénomène du totalitarisme communiste en revenant à son précédent principal, le despotisme oriental, afin de mieux pouvoir condamner « l'inhumanité du régime totalitaire sous toutes ses formes ». L'auteur d'*Oriental Despotism* ne s'en cachait pas : l'analyse des despotismes orientaux constituait avant tout une « enquête sur la nature du totalitarisme bureaucratique⁴³ » qui devait servir d'arme aux écrivains, aux professeurs et à la

40 Nicholas V. Riasanovsky, « 'Oriental Despotism' and Russia », *Slavic Review*, vol. 22, 1963/4, p. 644-649.

41 Anne M. Bailey, Joseph R. Llobera (eds), *The Asiatic Mode of Production*, op. cit., p. 111.

42 « Marx clearly overrated the oppressiveness of Oriental society, which he held to be a system of "general slavery". Ironically, but suitably, this designation can, however, be used for the new industrial apparatus society. We can truly say that the October revolution, whatever its expressed aims, gave birth to an industry-based system of general (state) slavery. [...] [Unlike Lenin] Mao did not betray the principles of socialism, to which he adhered officially, for the simple reason that for him these principles never had any meaning. [...] [in China] the basic trend toward the crystallization of a totalitarian system of power, economy, and class structure is unmistakable ». Karl A. Wittfogel, *Oriental Despotism*, op. cit., p. 441-443.

43 Karl A. Wittfogel, « Preface », New York, September 1962 in *ibid.*, p. V.

classe politique occidentale pour combattre le « totalitarisme communiste ». Son ouvrage devait contribuer à produire « a proper evaluation of two simple issues : slavery and freedom⁴⁴ ».

Si Wittfogel ne semble pas avoir été influencé par les écrits d'Hannah Arendt sur le totalitarisme, il a échangé ses vues avec plusieurs historiens de l'école du totalitarisme de la soviétologie anglo-saxonne, dont les analyses visaient le pouvoir politique, les institutions et l'idéologie, au détriment des questions sociales, économiques et culturelles. Les archives de Wittfogel conservent ainsi sa correspondance avec Leonard Schapiro, Merle Fainsod et Adam Bruno Ulam, mais aussi avec les politologues Carl Joachim Friedrich et Zbigniew K. Brzezinski⁴⁵, dont les théories politiques ont particulièrement influencé la réflexion sur le totalitarisme⁴⁶. À l'université de Washington, Wittfogel a collaboré étroitement avec Georges Edward Taylor, spécialiste de la Chine qui dirigeait le Far Eastern and Russian Institute au cœur de la Guerre froide. Ses travaux sur le despotisme oriental ont suscité l'approbation d'anciens marxistes passés comme lui à l'anticommunisme, à l'instar de Bertram Wolfe et de

Boris Souvarine. En France, les thèses de Wittfogel ont été notamment bien accueillies parmi les intellectuels réunis autour de la revue *Le Contrat social*. La « revue historique et critique des faits et des idées », dirigée par Souvarine, ancien dirigeant du Parti communiste français, était dans les années 1960 l'un des relais en France de la soviétologie anglo-saxonne et de la critique antitotalitaire du monde communiste⁴⁷. Les deux transfuges, qui partageaient une même passion pour le travail intellectuel qu'ils concevaient comme un combat politique, ont échangé au cours de la Guerre froide leurs analyses sur le totalitarisme communiste⁴⁸. Souvarine a ainsi traduit et publié plusieurs écrits du sinologue allemand dans sa revue⁴⁹, qui accueillait également, dans les années 1960, plusieurs contributions d'intellectuels antistaliniens sur le thème du « despotisme oriental » et du « totalitarisme⁵⁰ ». En dépit de ces connexions intellectuelles, Wittfogel n'a pas proposé d'analyse théorique

44 *Ibid.*, p. 448.

45 Karl A. Wittfogel, *Papers, Correspondence*, Hoover Institution Library and Archive.

46 Cf. Carl J. Friedrich, Zbigniew K. Brzezinski, *Totalitarian Dictatorship and Autocracy*, Cambridge, Harvard University Press, 1956.

47 Cf. François Bordes, « Souvarine et les spectres. La revue *Le Contrat social* (1957-1968) », *La Revue des revues*, vol. 68, 2022/2, p. 38-57.

48 Houghton Library, Boris Souvarine papers, MS Fr 375-375.1 (1372), Box 27, Karl August Wittfogel to Boris Souvarine, Seattle, 11 December 1953.

49 Notamment : Karl A. Wittfogel, « Mao Tsé-Toung et le léninisme », *Le Contrat social*, Vol. III, n° 6, novembre 1959, p. 327-331; *Id.*, « Lin Piao et les "gardes rouges" », *Le Contrat social*, Vol. XI, n° 2, mars-avril 1967, p. 112-120.

50 Sur cette question, nous renvoyons aussi aux réflexions de Pierre Briant, *infra*.

approfondie sur le totalitarisme (communiste) lui-même, qu'il présentait comme une forme moderne de despotisme oriental. Néanmoins, son interprétation de celui-ci s'inscrit dans le même système conceptuel du totalitarisme. Il est caractérisé par le pouvoir illimité du despote et de l'appareil bureaucratique (« total power ») ; l'usage contrôlé de la violence – notamment l'usage systématique de la torture judiciaire – et la terreur (« total terror ») ; la soumission, l'aliénation et la déshumanisation des individus (« submission » ; « total loneliness⁵¹ »), cette dernière caractéristique faisant écho à la « désolation » des masses atomisées chez Arendt. Si Wittfogel regrettait que l'analyse comparée entre les régimes nazi, fasciste et le totalitarisme communiste ait été négligée ou soit demeurée superficielle (jusqu'en 1957⁵²), il n'a pas lui-même approfondi la distinction entre la nouveauté des totalitarismes du xx^e siècle (notamment leurs fondements idéologiques et la mobilisation des masses) et les formes classiques de la domination et en particulier, du despotisme.

Les travaux de Wittfogel ont ensuite bénéficié d'un regain d'intérêt au moment de la chute des régimes communistes en URSS et en Europe centrale et orientale. En 1991,

Walter Minella, enseignant de philosophie et essayiste, a traduit en italien et compilé les écrits de Wittfogel et d'autres auteurs consacrés au despotisme oriental afin de retranscrire le débat académique et politique des années 1930 aux années 1960. Minella, souscrivant aux thèses de Wittfogel, invitait ses lecteurs à ne pas « sous-évaluer les potentialités intrinsèquement liberticides et totalitaires du communisme marxiste-léniniste⁵³ ».

Une autre variante de la thèse de Wittfogel a vu le jour dans les années 1990 : l'essai particulièrement influent du politologue Samuel P. Huntington paru dans *Foreign Affairs* en 1993, « The Clash of Civilizations ? ». Huntington y soutenait que dans l'ère post-Guerre froide, les divisions et les conflits du monde se développeraient sur des bases culturelles, plutôt que sur des considérations idéologiques ou économiques. De façon significative, lors de la publication de cet essai sous forme d'ouvrage en 1996, le titre a perdu son point d'interrogation, marquant ainsi le passage d'une hypothèse interrogative à une affirmation plus catégorique⁵⁴. L'emploi même du terme de civilisation n'est pas neutre et implique un jugement de valeur,

51 Karl A. Wittfogel, *Oriental Despotism*, op. cit., chapter 5: « Total Terror – Total Submission – Total Loneliness », p. 137-160 (sur l'URSS, p. 140-141, 160).

52 *Ibid.*, p. 447.

53 Walter Minella, « Introduzione », in Id. (dir.), *Il dibattito sul dispotismo orientale. Cina, Russia e società arcaiche*, Roma, Armando Editore, 1991, p. 35-36.

54 Samuel P. Huntington, « The Clash of Civilizations ? », *Foreign Affairs*, vol. 72, 1993/3, p. 22-49 ; Id., *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, Simon & Schuster, 1996.

une interprétation progressiste de l'histoire à partir du modèle gréco-romain. Cela nous renvoie aux tensions du début de la Guerre froide entre les visions de Toynbee et Wittfogel sur l'histoire des civilisations. Avec Huntington, c'est le déterminisme culturel et l'image d'un Orient menaçant et essentialisé qui semblent avoir prévalu.

Néanmoins, Wittfogel a également influencé la gauche extraparlamentaire européenne. À partir des années 1960-1980, le concept de despotisme *occidental* a été utilisé pour critiquer les formes d'autoritarisme, de bureaucratie technocratique, ainsi que les modes de gestion, conditionnement et répression des populations caractéristiques de la société de consommation post-industrielle. Pour Guy Debord, figure emblématique de l'Internationale situationniste, ce despotisme occidental prend le nom de *La société du spectacle*⁵⁵. Or, la lecture du *Despotisme oriental* a contribué à façonner cette critique radicale du consumérisme. En s'inspirant de l'approche de Wittfogel, Debord a identifié des similitudes entre les sociétés contemporaines de l'Est et de l'Ouest du globe : les grands projets infrastructurels, les techniques de contrôle et d'organisation des masses, les bureaucraties détentrices d'un savoir spécialisé et la « technologie

devenue totalitaire⁵⁶ ». Il voyait par ailleurs dans la société contemporaine une exacerbation de l'organisation sociale du despotisme oriental. Cette dernière se caractérisait par la coexistence de régimes temporels désynchronisés, celui de la classe dirigeante et celui de la population laborieuse⁵⁷. Développant sa réflexion sur le « spectacle » à la fin des années 1980, Debord définissait le « spectacle moderne » comme « le règne autocratique de l'économie marchande ayant accédé à un statut de souveraineté irresponsable, et l'ensemble des nouvelles techniques de gouvernement qui accompagnent ce règne ». Cette nouvelle forme de gouvernement possédait un pouvoir « unitaire, centralisateur par la force même des choses et parfaitement despotique dans son esprit ». Pour Debord, l'époque dans laquelle il vivait était celle d'une « société modernisée jusqu'au stade du spectaculaire intégré⁵⁸ », tendant à s'imposer

56 Patrick Marcolini, « Guy Debord et la technologie », *Revue française d'histoire des idées politiques*, n° 1, 2022, p. 127.

57 Bertrand Cochard, « “Le temps de vivre ne manquera plus”. Guy Debord : la politique et le temps », *Revue française d'histoire des idées politiques*, n° 1, 2022, p. 82-84.

58 La notion de « spectaculaire intégré » désignait la dernière évolution du spectacle. Elle combinait les formes précédentes du spectaculaire, « concentrée » et « diffuse », qui correspondaient pour la première aux « contre-révolutions totalitaires » nazie et soviétique et pour la seconde à la société de consommation diffusée par « l'américanisation du monde ». Cette nouvelle forme de gouvernement se caractérise par « le renouvellement technologique incessant; la fusion étatico-économique; le secret généralisé;

55 Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Buchet/Chastel, 1967.

mondialement. Le « gouvernement du spectacle » y était devenu un « maître absolu », régnant « seul partout » et exécutant « ses jugements sommaires⁵⁹ ». Le despotisme oriental était pour Debord l'un des ancêtres de cette forme contemporaine de gouvernement. Plus récemment, un ancien théoricien situationniste, Gianfranco Sanguinetti, a utilisé le concept de « despotisme occidental » pour définir l'époque ouverte par la gestion de la crise du COVID-19, virus qui aurait « précipit[é] notre monde dans l'obéissance au plus répugnant des despotismes ». La « contre-insurrection » orchestrée par le néolibéralisme – c'est à dire les classes dirigeantes capitalistes des démocraties bourgeoises occidentales – viserait non seulement à mettre au pas les populations des sociétés occidentales mais à « se préparer à la guerre extérieure contre l'ennemi désigné » : « le despotisme chinois⁶⁰ ». Comme nous l'avons vu, la construction du despotisme oriental répondait, dès Montesquieu, à une réflexion critique sur la monarchie absolue. Ici, en revanche, la fabrique de l'Autre

comme ennemi est présentée comme un élément fondamental du despotisme occidental, qu'il s'agisse de l'ennemi intérieur (comme le montrent les réflexions de Debord et Sanguinetti sur l'instrumentalisation par l'État du terrorisme, réel ou fabriqué, pour justifier la répression et le contrôle des populations⁶¹) ou de l'ennemi extérieur.

Au-delà de cette critique du néolibéralisme, c'est surtout l'anti-occidentalisme revendiqué par les régimes russe, chinois ou iranien qui réactualise et renforce aujourd'hui les représentations antagonistes opposant l'Orient à l'Occident et alimente l'anti-occidentalisme au sein même de l'Occident⁶².

Le despotisme de l'Autre

Au cours des dernières décennies, les travaux s'intéressant au despotisme oriental ont moins visé à jauger sa pertinence comme catégorie analytique qu'à étudier la construction des représentations de

le faux sans réplique; un présent perpétuel ». Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 (1^{re} éd. Gérard Lebovici, 1988), p. 11-14.

59 *Ibid.*, p. 8-13.

60 Gianfranco Sanguinetti, « Le Despotisme Occidental », 1^{er} avril 2020, *Mediapart*, Billet de blog publié le 12 avril 2020 [<https://blogs.mediapart.fr/sanguinettigianfranco3/blog/120420/le-despotisme-occidental>] (consulté en février 2025).

61 Gianfranco Sanguinetti, *Del terrorismo e dello Stato. La teoria e la pratica del terrorismo per la prima volta divulgate*, Milano, s.e., 1980 (1^{re} éd. 1979), p. 27 et suiv.; Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*, *op. cit.*, p. 23.

62 Voir notamment Claude Geoffroy, *L'anti-occidentalisme chinois : de l'occidentalisme anti-traditionnel à l'occidentalisme anti-occidental*, Paris, Les Indes Savantes, 2021; Kathy Rousselet, *La Sainte Russie contre l'Occident*, Paris, Salvator, 2022; Bernard Hourcade, « La République islamique d'Iran face aux Occidentaux : un conflit stratégique ou conjoncturel ? », *Revue Défense Nationale*, n° 869, 2024, p. 59-64.

« l'Autre » oriental, l'utilisation et la diffusion du concept à différentes époques, les modalités du débat politique et académique et ce qu'elles nous disent du rapport à l'autre et aux modernités alternatives⁶³. Mais quelles logiques président à cette mise en altérité ?

La construction et la diabolisation de l'Autre ont servi historiquement à légitimer la domination européenne sur des territoires donnés, que ce soit dans le cadre des croisades pour démontrer la supériorité du christianisme sur l'islam ou plus tard pour justifier l'expansion coloniale, ou bien dans le cadre des conflits opposant l'Europe chrétienne aux empires ottoman ou russe. Tout au long des siècles, l'association entre barbarie, servitude, despotisme et Orient a profondément influencé l'imaginaire collectif et façonné le discours scientifique occidental. Cette construction a contribué à l'élaboration d'un discours orientaliste qui, en essentialisant l'Orient comme un espace de despotisme et d'arriération, a servi de fondement à la légitimation de la mission civilisatrice menée par les puissances européennes. Si la construction de l'Autre n'est pas exclusive à la culture européenne, celle-ci semble pourtant avoir

approfondi ce processus de mise en altérité en s'appuyant sur un ensemble de notions globalisantes, notamment à travers le « dispositif culturel développé par l'orientalisme⁶⁴ ». La fabrication de l'Autre par les anthropologues occidentaux a établi une distance non seulement géographique mais aussi temporelle avec les sociétés africaines ou asiatiques, impliquant une distinction culturelle d'ordre hiérarchique⁶⁵. Dans cette dynamique, les Européens ont façonné des représentations stéréotypées, telles que l'image d'une Afrique « tribale » ou celle d'un Orient « despotique ». Or, les notions de tribu ou d'ethnie appliquées aux sociétés africaines relèvent davantage d'une logique taxinomique, d'un réductionnisme scientifique et d'un relativisme culturel issus d'une situation de domination coloniale⁶⁶. Comme Elizabeth Leake l'a récemment soutenu dans une étude sur l'Afghanistan : « Scholarship often has unintentionally reified the colonial construction of the “tribe” [...] failing to account for how the term “tribe” came to be applied in increasingly static ways to a diverse range

63 Isabelle Gadoin, Marie-Elise Palmier-Chatelain (dir.) *Rêver d'Orient, connaître l'Orient*, Paris, ENS Éditions, 2008 ; Alessandro Stanziani, *After Oriental Despotism*, op. cit. ; Jack Goody, « Le despotisme asiatique : le chercher en Turquie ou ailleurs ? », in *Le vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, Paris, Gallimard, 2015, p. 344-386.

64 Syrine Snoussi, « La Barbarie ou l'Orient : critique de certaines idées orientales », *Noesis*, n° 18, 2011, p. 145-159 [DOI : <https://doi.org/10.4000/noesis.1753>] (consulté en avril 2025).

65 Johannes Fabian, *Time and the Other. How Anthropology Makes its Object*, New York, Columbia University Press, 1983.

66 Voir notamment : Jean-Loup Amselle, Elikia M'Bokolo (dir.), *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et État en Afrique*, Paris, La Découverte, 1985.

of societies⁶⁷ ». Le mot « Orient » lui-même est utilisé en général non pas pour désigner une réalité géographique mais quelque chose d'antithétique à l'Europe. Ainsi, depuis le règne de Pierre le Grand, l'identité de la Russie a pu être perçue comme « orientale », « européenne » ou « occidentale », non pas en raison de sa position géographique mais des relations fluctuantes qu'elle entretient avec les puissances européennes et de son degré de modernisation. Les visions essentialistes de la Russie lui ont conféré une altérité fondamentale, la présentant tour à tour comme un bastion de la réaction, comme l'antithèse socialiste du capitalisme, comme une menace totalitaire pour le monde libre, ennemie de la culture occidentale, ou encore, comme une forme de « despotisme oriental⁶⁸ ».

Or, on retrouve ce type de simplifications et de catégorisations, mais à des échelles beaucoup plus grandes, dans le vaste « modèle sociohistorique » introduit par Wittfogel. En

définitive, les thèses du sinologue allemand s'inscrivent parmi les théories néo-évolutionnistes, un néo-orientalisme qui ne dit pas son nom⁶⁹. En effet, l'orientalisme imprègne encore aujourd'hui la pensée occidentale. En analysant les discours produits au sujet du conflit actuel opposant Israël et le Hamas, Enzo Traverso critique la tendance à présenter l'État israélien comme « l'unique démocratie du Moyen-Orient » face à un ennemi considéré comme « barbare ». L'opposition entre « démocratie occidentale » et « terrorisme islamique » tend d'une part à justifier exclusivement le droit d'Israël à se défendre grâce à un arsenal technologique moderne et par un « massacre planifié » et « scientifique », d'autre part à invalider les revendications du peuple palestinien et les accusations de génocide portées contre l'État d'Israël. Cette dynamique est pour Traverso l'un des signes que le monde globalisé du xxi^e siècle est encore saturé d'orientalisme⁷⁰.

La réflexion sur le despotisme de l'Autre est aussi le miroir de problématiques propres au contexte de sa production. Comme le suggère Alessandro Stanziani, « for Wittfogel, as for Montesquieu and Marx before him, the analysis of Asia was actually intended as a discussion of political relationships within the

67 Elizabeth Leake, « The Construction of 'Tribe' as a Socio-Political Unit of Global History », *The Historical Journal*, vol. 67, 2024/4, p. 827.

68 Martin Malia, *Russia under Western Eyes. From the Bronze Horseman to the Lenin Mausoleum*, The Belknap Press of Harvard University Press, 1999; Giorgio Petracchi, « La Russie, Orient ou « finistère » de l'Europe ? Un débat entre géopolitique et culture dans l'Italie du XX^e siècle », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 76, 2004, p. 13-19. Voir aussi, sur l'histoire russe des idées et la construction de l'Occident : Michel Niqueux, « Introduction. L'Occident : un problème philosophique pour la Russie » in *L'Occident vu de Russie. Anthologie de la pensée russe de Karamzine à Poutine*, Paris, Institut d'études slaves, 2016, p. 19-36.

69 Pascal Butterlin, « Archéologie et sociologie », in Sophie A. de Beaune, Henri-Paul Francfort (dir.), *L'archéologie à découvert*, Paris, CNRS Éditions, 2012.

70 Enzo Traverso, *Gaza davanti alla storia*, Roma-Bari, Laterza, 2024, p. 21 et suiv.

«West⁷¹ ». En construisant l'Autre despotique, il s'agissait de justifier un modèle de développement. À la modernité occidentale, présentée comme synonyme de progrès, on a opposé un Autre despotique et construit la représentation d'une société stationnaire et arriérée, d'un pouvoir oppressif et corrompu. Par ailleurs, cette construction est souvent associée à une confusion entre progrès technico-industriel et système politique, foncier ou juridique. Elle néglige également l'inscription progressive d'une grande partie des sociétés du globe dans le réseau commun du capitalisme mondialisé. Dans cette perspective, Maurice Godelier a proposé dans son dernier ouvrage de repenser la tension entre occidentalisation et modernisation en démontrant que l'occidentalisation – c'est-à-dire l'emprunt à l'Occident ou l'imposition par l'Occident d'un certain nombre de ses composantes, comme le christianisme, le capitalisme ou plus récemment la démocratie parlementaire – ne s'est pas nécessairement traduite par le fait de devenir occidental⁷². Par ailleurs, la mise en altérité du non-occident a aussi été associée à la construction de la « non-démocratie » qui tend à justifier l'ordre social démocratique et qui reflète « un rapport social antagoniste » : « l'Autre se

définit par un contenu représentationnel spécifique déterminé par le type d'antagonisme dont il est issu⁷³ ». Mais cette non-démocratie est également théorisée à travers l'identification de caractéristiques communes à certains régimes autoritaires contemporains, dont la démocratie formelle. Ainsi, dans un récent ouvrage qui est l'objet du débat reproduit à la fin de ce dossier, Hamit Bozarslan a cherché à appréhender ces nouvelles formes de gouvernement par la catégorie d'« anti-démocratie » à travers une comparaison entre l'Iran, la Turquie et la Russie au ^{xxi}^e siècle⁷⁴.

Il convient enfin de nous tourner vers l'un des penseurs modernes les plus influents, le sociologue Max Weber, afin d'approfondir la problématisation des dichotomies entre Est et Ouest, démocratie libérale et régimes anti-démocratiques, telles qu'elles ont été formulées dans les débats abordés jusqu'à présent. Nous pourrions rappeler que l'apport majeur de Wittfogel à la théorie de la société hydraulique réside dans l'importance qu'il accorde aux bureaucraties complexes. Pour Weber, la hiérarchie bureaucratique, rationnelle et impersonnelle, composée d'agents spécialisés et disciplinés, était « le moyen le plus

71 Alessandro Stanziani, *After Oriental Despotism*, op. cit., p. 17.

72 Maurice Godelier, *Quand l'Occident s'empare du reste du monde (XV^e-XXI^e siècle). Peut-on alors se moderniser sans s'occidentaliser ?*, Paris, CNRS Éditions, 2023.

73 Christian Staerkle, « L'idéal démocratique perverti : Représentations antagonistes dans la mise en altérité du non-Occident », in M. Sanchez-Mazas, L. Licata (dir.), *L'autre : Regards psychosociaux*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, p. 117-148.

74 Hamit Bozarslan, *L'anti-démocratie au XXI^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2021.

rationnel d'exercer une autorité sur des êtres humains ». De surcroît, elle était selon lui « à l'origine de l'État moderne occidental ». Néanmoins, Weber a identifié des bureaucraties complexes aussi bien dans des sociétés socialistes que capitalistes, dans des gouvernements et des entreprises, dans le domaine public et le privé. Il s'agit en somme de l'un des fondements de la modernité, en contraste avec les formes « traditionnelles » ou « charismatiques » d'exercice de l'autorité et de contrôle⁷⁵. Wittfogel s'inspire quant à lui des réflexions de Weber afin de mettre en évidence l'existence d'une bureaucratie asiatique toute-puissante : « Max Weber drew attention to the fact that under the conditions of supreme bureaucratic power the mass of the population are all reduced to the level of "the ruled," who see themselves confronted by "a bureaucratically stratified ruling group" that actually, and even formally, may occupy "an altogether autocratic position"⁷⁶ ». L'ironie de la chose, c'est que ce qui constituait la principale caractéristique du despotisme oriental chez Wittfogel, la bureaucratie complexe, était, aux yeux de Weber, un signe distinctif de la modernité⁷⁷. Dans cette

perspective, nous pouvons nous demander si les craintes de Debord n'étaient pas justifiées : que le despotisme (associé à la bureaucratie chez Wittfogel) ne soit pas spécifique à une région ou à une culture particulière du monde, mais qu'il s'agisse plutôt, comme le suggéraient les réflexions de Weber, d'une potentielle trajectoire globale des sociétés humaines ? Cette évolution portée par la mondialisation économique et culturelle n'aurait-elle pas conduit à une « bureaucratisation du monde à l'ère néolibérale » comme le soutient Béatrice Hibou, ou encore à « l'utopie des règles » de David Graeber⁷⁸ ?

Nous devons garder à l'esprit que le despotisme oriental est avant tout une réflexion sur le despotisme lui-même : une catégorie d'analyse construite à partir des phénomènes politiques propres à la culture européenne et appliquée, accompagnée d'un adjectif, à ce que cette culture considérait comme étranger à elle-même ou souhaitait distinguer d'elle-même. La construction de cet « Autre », lointain ou proche, à l'Est, est bien le produit d'une culture spécifique et non une catégorie objectivable. Il apparaît plus intéressant et pertinent d'interroger à nouveaux frais, en se

75 Max Weber, *Economy and Society: an Outline of Interpretative Sociology*, Guenther Roth & Claus Wittich (eds.), New York, Bedminster Press, 1968, p. 220, 223.

76 Karl A. Wittfogel, *Oriental Despotism*, op. cit., p. 303.

77 Sur la question des compétences étatiques précoces en pays Confucéens, voir notamment Alexander Woodside, *Lost Modernities: China, Vietnam, Korea,*

and the Hazards of World History, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2006.

78 Béatrice Hibou, *La bureaucratisation du monde à l'ère néolibérale*, Paris, La Découverte, 2012 ; David Graeber, *Bureaucratie. L'utopie des règles*, traduit de l'anglais par Françoise Chemla, Paris, Les Liens qui libèrent, 2015.

dépouillant de nos préjugés culturels, les nouvelles formes de l'autoritarisme à différentes échelles et en tenant compte des caractéristiques propres à chaque aire culturelle, afin d'appréhender au mieux le monde d'hier et celui d'aujourd'hui.

Que reste-t-il du despotisme oriental ?

En définitive, quelle est la place du despotisme oriental aujourd'hui ? Conserve-t-il une pertinence heuristique, voire une légitimité scientifique ?

L'intérêt des chercheurs pour les travaux de Wittfogel est encore sensible dans les rejeux de l'hypothèse hydraulique au cours de ces dernières décennies. Si les thèses sur les « sociétés hydrauliques » ont influencé l'histoire environnementale, des sciences et des techniques de gestion de l'eau⁷⁹, la géophilosophie de Gilles Deleuze et Felix Guattari⁸⁰, l'anthropologie⁸¹ et les études hydrologiques, elles ont également été critiquées en raison

de leur déterminisme environnemental, ou bien sont jugées dépassées⁸². Néanmoins, la théorie hydraulique de Wittfogel fait aussi l'objet d'un réexamen, notamment dans le domaine de l'archéologie et de l'anthropologie. Pour Matthew Davies, ce réexamen ne vise pas tant à reconsidérer sa pertinence, qu'à reformuler en des termes nouveaux la problématique de la relation entre l'irrigation et l'émergence des premières sociétés complexes, notamment à travers une réévaluation des notions de pouvoir et d'autorité dans l'Antiquité⁸³. Pour d'autres chercheurs, il s'agit plutôt de considérer les « social and political relations in ways that take their tensions and correspondences with water seriously, as Wittfogel did half a century ago, but in a less monolithic and totalizing manner⁸⁴ ». Toutefois, comme le rappelle William

79 Donald Worster, *Rivers of Empire : Water, Aridity and the Growth of the American West*, New York, Pantheon Books, 1985.

80 Gilles Deleuze, Felix Guattari, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.

81 Voir notamment : William P. Mitchell, « The Hydraulic Hypothesis: A Reappraisal », *Current Anthropology*, vol. 14, 1973/5, p. 532-534; David H. Price, « Wittfogel's Neglected Hydraulic/Hydroagricultural Distinction », *Journal of Anthropological Research*, vol. 50, 1994/2, p. 187-204.

82 Voir notamment : Pierre Briant, « L'État, la terre et l'eau entre Nil et Syr-Darya. Remarques introductives », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 57, 2002/3, p. 517-529; Jeffrey M. Banister, « Are you with Wittfogel or against Him? Geophilosophy, Hydro-Sociality, and the State », *Geoforum*, n° 57, 2014, p. 205-214; Joseph G. Manning, « Irrigation et État en Égypte antique », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 8, 2002, p. 611-623.

83 Matthew I. J. Davies, « Wittfogel's Dilemma: Heterarchy? and Ethnographic Approaches to Irrigation Management in Eastern Africa and Mesopotamia », *World Archaeology*, vol. 41, 2009/1, p. 16-35.

84 Lukas Ley, Franz Krause, « Ethnographic conversations with Wittfogel's ghost: An introduction », *Environment and Planning C: Politics and Space*, vol. 37, 2019/7, p. 1151-1160, ici p. 1153. Dossier spécial : Ethnographic Conversations with Wittfogel's Ghost: Critical Engagement with Water Infrastructure, Authority, and Social Complexity.

Wheeler dans une étude portant sur la région de la mer d'Aral à l'époque soviétique, les infrastructures hydrauliques façonnent les espaces de différentes manières et ne conduisent pas nécessairement à un État centralisé et autoritaire. Si l'hypothèse hydraulique a le mérite d'interroger le lien entre la tendance centralisatrice de la bureaucratie soviétique et le contrôle de l'eau, elle demeure avant tout un « Cold War artefact » : les thèses de Wittfogel étaient conditionnées par le jugement porté sur l'URSS qui, à son tour, était analysée à partir de son concept de despotisme oriental⁸⁵.

La thèse hydraulique de Wittfogel a sans doute exercé une influence plus profonde et durable dans le domaine des études médiévales du Proche et du Moyen-Orient. De nombreux chercheurs l'ont déploré et contesté au fil des ans, de Pierre Briant qui a coordonné le numéro des *Annales* intitulé « Politique et contrôle de l'eau dans le Moyen-Orient ancien » en 2002 à Marina Rustow dans son récent ouvrage monumental *The Lost Archive: Traces of a Caliphate in a Cairo Synagogue*, en 2020⁸⁶. Pourtant, certains chercheurs continuent à considérer le despotisme oriental non seulement comme un cadre d'analyse,

mais aussi comme un véritable « héritage », soit une réalité passée qui peut être « adoptée » par les pays asiatiques aujourd'hui, et ce de manière constructive : « China's embrace of its heritage of Oriental despotism has ensured not just its survival », écrit Dmitry Shlapentokh en 2019 dans la revue *Comparative Sociology*, « but speedy economic and technological progress and global mastery in the future⁸⁷ ».

Aujourd'hui, la notion d'autoritarisme remplace bien souvent dans les discours celle du despotisme et du totalitarisme. Dans un monde confronté à une multitude de conflits armés, à des tensions politiques exacerbées et au rejet des doctrines libérales, la réflexion sur le despotisme (oriental ou non) vise à rendre compte d'une violence politique omniprésente, sous diverses formes, sur l'ensemble du globe. Le récent colloque organisé par Anne Cheng et Henry Laurens au Collège de France, a ainsi permis d'interroger, au-delà de l'ethnocentrisme, la continuité du despotisme, les liens entre tyrannie et despotisme, entre despotisme « oriental » et despotisme « éclairé », entre despotisme, totalitarisme, autoritarisme et impérialisme afin de rendre

85 William Wheeler, « The USSR as a Hydraulic Society: Wittfogel, the Aral Sea and the (Post-)Soviet State », in *Ibid.*, p. 1217-1234.

86 Marina Rustow, *The Lost Archive: Traces of a Caliphate in a Cairo Synagogue*, Princeton, Princeton University Press, 2020.

87 Dmitry Shlapentokh, « Marx, the 'Asiatic Mode of Production,' and 'Oriental Despotism' as 'True' Socialism », *Comparative Sociology*, vol. 18, 2019/4, p. 490.

compte de la pluralité des « despotismes orientaux⁸⁸ ».

Que l'on adopte ou récuse le despotisme oriental pour analyser l'histoire de la Russie, de la Chine ou d'autres régimes passés et présents, il demeure intéressant de comprendre le contexte et les motivations ayant présidé à sa construction et à sa mobilisation, qui correspondent en général à des moments de crise et de transition politiques et géopolitiques et notamment à la « transformation du capitalisme et des relations entre l'occident et le monde asiatique⁸⁹ ».

La portée, bien que très contestée, de la thèse de Wittfogel sur les facteurs écologiques et infrastructurels qui déterminent les systèmes politiques à travers le temps et l'espace ouvre de nombreuses pistes de réflexion encore inexplorées. Pour cette raison, ce numéro rassemble des chercheurs spécialistes de différentes aires culturelles afin de croiser l'histoire des intellectuels, des disciplines, des idées politiques et du politique autour de la notion de despotisme oriental.

Dans l'entretien entre Isabelle Linais et Pierre Briant, ce dernier revient sur le débat

intellectuel suscité par les thèses de Karl Wittfogel dans les années 1960-1970, notamment en France, et ouvre sur les perspectives actuelles de la recherche sur l'histoire de l'empire achéménide (vers 550-330 AEC) et les nouvelles sources à disposition des chercheurs.

Maxim Korolkov aborde quant à lui le problème de la compréhension des dynamiques étatiques et locales dans la gestion de l'eau au cours des premiers empires chinois, en particulier les périodes Qin et Han occidentaux (221 AEC - 23 EC). L'auteur démontre que de nouvelles découvertes remettent en question l'interprétation de Wittfogel de ces empires comme des « États hydrauliques » avec un « pouvoir total » centralisé et soulignent le rôle critique des communautés locales dans ces projets, suggérant un modèle de gestion de l'eau plus décentralisé et plus collaboratif.

Georg Christ nous emmène dans l'Égypte mamelouke et renverse l'idée du despotisme oriental. Il affirme que le trope du despote était déjà un instrument de la culture civique islamique médiévale en Égypte, tout comme il l'a été plus tard entre les mains de Montesquieu dans l'Europe des Lumières. Des personnalités, telles que le juriste Ibn Khaldūn, ont utilisé l'idée du « mauvais » despote pour promouvoir l'État de droit et limiter le pouvoir du sultan. Christ suggère que c'est en partie grâce à cette instrumentalisation de la figure caricaturale du despote

88 *Despotismes orientaux, du proche à l'extrême*, colloque organisé par Anne Cheng et Henry Laurens, Collège de France, 27 juin 2024 [<https://www.college-de-france.fr/fr/agenda/colloque/despotismes-orientaux-du-proche-extreme>] (consulté en février 2025).

89 Alessandro Stanziani, *After Oriental Despotism. Eurasian Growth in a Global Perspective*, New York, Bloomsbury, 2014, p. 59.

à l'époque des Mamelouks que les écrivains vénitiens ont contribué à former l'idée d'un despotisme propre à l'Orient, qui s'est par la suite développée et diffusée jusqu'à devenir le support de controverses géopolitiques.

Sylvana Tomaselli et Samuel Harrison s'intéressent à un aspect essentiel de la conceptualisation du despotisme oriental à l'époque moderne : la condition des femmes. À partir des écrits de Montesquieu et de ses critiques, ils analysent le rapport entre la liberté et l'asservissement des femmes et le despotisme politique. Ils cherchent aussi à réfuter l'idée que la pensée française des Lumières était fondée sur des dualités claires entre l'Orient et l'Occident. Ils décrivent plutôt une période de confusion et d'insécurité sociales et morales à travers l'analyse de trois types d'écrits : des commentaires politiques sur le despotisme, des récits de voyage et des contes sur l'Orient, ainsi que des réflexions sur l'évolution rapide de la mode et de la présence publique des femmes au cours du XVIII^e siècle. La position et la condition des femmes en Orient et en Europe, réelles ou supposées, ont servi de base à des débats bigarrés sur ce que le système politique français devait, ou ne devait pas, devenir.

Yuqing Qiu analyse l'impact des thèses de Karl Wittfogel sur les débats intellectuels en Chine à partir de la période de la Réforme et de l'Ouverture sous Deng Xiaoping. L'analyse de la réception des textes de Wittfogel – mais

aussi de certaines productions culturelles qui s'en sont inspirées, comme le documentaire critique de l'héritage culturel chinois, *River Elegy (Heshang)* – rend compte de la tension entre les différentes visions concurrentes de la modernisation de la Chine qui s'expriment dans le cadre du décloisonnement intellectuel caractéristique de cette époque. Qiu interroge également la relecture de Wittfogel à l'aune de l'introduction des théories postcoloniales et du retour du conservatisme culturel et du nationalisme qui caractérisent la Chine des années 1990.

Ekaterina Rozova et Egor Sokolov examinent en revanche l'utilisation du concept de despotisme oriental et ses implications idéologiques dans les débats sur la Russie soviétique et poutinienne. Considérant que les thèses de Wittfogel s'inscrivent dans une logique coloniale, ils démontrent que l'utilisation du concept tend à limiter la compréhension de la politique et de la société soviétique et russe. Ils proposent ainsi de dépasser une analyse centrée sur le pouvoir souverain pour étudier les techniques coercitives et de contrôle, à la fois occidentales et orientales, ainsi que les bases sociales du régime russe.

Enfin, le débat autour du livre de Hamit Bozarslan, *L'Anti-démocratie au xxi^e siècle* (CNRS Éditions, 2021), nous invite à relire la question de l'autoritarisme à travers une analyse des régimes russe, iranien et turc. Sabine Dullin, Chloé Froissart et Arthur Guichoux

nous invitent à repenser les catégories d'analyse utilisées aujourd'hui pour les régimes autoritaires du présent, à analyser les techniques de surveillance et de contrôle de la société à l'aune de leurs contournements et des stratégies de résistance des populations, et à historiciser les régimes russe, iranien et turc tout en gardant à l'esprit les enjeux géopolitiques actuels. Leur dialogue autour de l'essai de Hamit Bozarslan et la réponse de ce dernier permettent d'interroger tout autant le regard posé sur l'altérité politique dans les démocraties occidentales que les liens entre les mondes démocratiques et antidémocratiques.

Les différentes contributions de ce dossier revisitent une catégorie d'analyse qui a été utilisée par plusieurs générations de penseurs du politique pour comprendre, catégoriser et diviser l'humanité. Les transformations actuelles du monde rendent à nouveau séduisantes le dualisme entre un monde libre et un « autre » despotique : on le voit notamment au sujet de la centralisation du pouvoir autour de Poutine en Russie, de Xi en Chine, de Modi en Inde et d'Erdoğan en Turquie, des pays qui, pour la plupart, figuraient parmi les cibles de la théorie de Wittfogel.

Certains pourraient y voir une réhabilitation du despotisme oriental de Wittfogel. Mais alors, que faut-il penser du retour des politiques mercantilistes et protectionnistes

dans le monde « libre⁹⁰ » ? Cela ne viendrait-il pas perturber les schémas civilisationnels et les dichotomies – autonomie /dirigisme, laisser-faire /étatisme, etc. – sur lesquelles se basent les représentations antagonistes opposants les régimes libéraux aux régimes despotiques ? Ou encore de la réélection d'un aspirant « strongman », Donald Trump, dans le pays d'adoption de Wittfogel, les États-Unis ? Que dire aussi de la proximité idéologique entre l'extrême droite en France et en Italie et la Russie de Poutine ? Du glissement des droites conservatrices traditionnelles européennes vers l'extrême droite, sensible dans la méfiance des milieux néolibéraux vis-à-vis de la démocratie ? Et que penser enfin de l'essor des technologies de surveillance et de contrôle déployées par tous les États et leurs grandes entreprises aujourd'hui, aboutissant à l'uniformité technologique mondiale que craignait Guy Debord et qui transcende désormais les clivages idéologiques ?

Nous espérons que les contributions de ce volume fourniront aux lecteurs un large éventail de perspectives et un riche ensemble de ressources qui viendront nourrir leur propre compréhension du monde contemporain et de la longue histoire sur laquelle il s'est construit.

90 Arnaud Orain, *Le monde confisqué : Essai sur le capitalisme de la finitude (XVI^e-XXI^e siècle)*, Paris, Flammarion, 2025.

